

Le préjugé de la liberté

Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Éditions du Seuil, collection « L'ordre philosophique », 347 pages.

Pierre Turgeon

Volume 31, numéro 3 (183), juin 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31735ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turgeon, P. (1989). Compte rendu de [Le préjugé de la liberté / Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Éditions du Seuil, collection « L'ordre philosophique », 347 pages.] *Liberté*, 31(3), 151–154.

ESSAIS

PIERRE TURGEON

LE PRÉJUGÉ DE LA LIBERTÉ

Hans-Georg Gadamer, Vérité et méthode, Paris, Éditions du Seuil, collection «L'ordre philosophique», 347 pages.

L'Iran dresse des bûchers de livres; les assassins de Khomeiny ne respectent pas plus les frontières que ceux de Staline. Ce siècle, qui a commencé dans les fanatismes de la politique, finira avec ceux de la religion. Plus que jamais, les défenseurs de la liberté d'esprit semblent des «âmes désarmées». Qui oserait, face aux Églises modernes, reprendre le vigoureux cri de Voltaire: «Écrasez l'infâme!»?

La raison, retournant contre soi la critique, s'immole sur les autels du relativisme et de l'historicisme. Elle veut nous débarrasser de nos valeurs et de nos opinions comme autant de préjugés qui empêchent d'avoir accès à la vérité. De Descartes à Husserl, elle sert à ses convives les assiettes vides de la réduction phénoménologique. Il fallait la replacer au sein de la tradition dont elle est l'aboutissement et dont elle se nourrit. Et démontrer ainsi qu'elle est également, d'une certaine manière, un préjugé. Mais un préjugé indispensable et fondé, sans lequel on ne peut pas vraiment penser.

Voilà le travail de réflexion qu'a entrepris Hans-Georg Gadamer. Cet ancien élève de Martin Heidegger et de Rudolf Bultmann incarne, avec Habermas, le renouveau intellectuel de l'Allemagne d'après-guerre. Largement diffusée dans les pays anglo-saxons, son œuvre n'est malheureusement traduite que de façon fragmentaire en français. Ainsi plusieurs

chapitres de son maître livre, *Vérité et méthode*, sont absents de l'édition publiée au Seuil.

Face à la méthode scientifique, qui vise la domination de la nature, Gadamer pose les droits de l'art et des sciences humaines à la connaissance de la vérité. Mais ici la conscience ne peut pas — ne doit pas — faire abstraction du passé. Car ce n'est pas l'histoire qui nous appartient, mais nous qui lui appartenons. « Bien avant que nous accédions à la compréhension de nous-mêmes par la méditation réflexive, nous nous comprenons de manière irréflectie dans la famille, la société et l'État où nous vivons. » Contre l'idéal illusoire d'une pure création de la raison par elle-même, Gadamer veut qu'on reconnaisse des préjugés légitimes. Et il s'emploie à découvrir comment on peut distinguer ces derniers de tous les autres, innombrables, que la raison critique doit surmonter.

De nombreuses erreurs naissent de la précipitation, ou de la considération pour d'autres personnes, mais l'esprit se trompe aussi lourdement quand il rejette la totalité de sa propre histoire du côté des préjugés dont il doit se libérer. Il est faux de dire que les traditions établies imposeraient silence à toute raison. En réalité elles ne cessent pas d'être un facteur de la liberté. Mais elles demandent alors à être affirmées, saisies et entretenues, au sein de ce que Gadamer appelle l'histoire de l'efficience, où s'effectue la préservation et la réinterprétation continues de la vérité de la tradition.

Prenant comme exemple les classiques, où l'être historique arrive à se préserver malgré la ruine du temps, il montre que comprendre doit être considéré moins comme une action de la subjectivité que comme une insertion entre le passé et le présent. Il ne s'agit pas d'instituer un néo-conservatisme et d'obéir à un passé qui parlerait toujours avec plus d'autorité et de sagesse que le présent. Ni non plus de niveler la tradition de manière à ne plus être remis en question par elle.

À un savoir absolu, qui se trouverait avant l'histoire dans une révélation divine quelconque, ou après elle, dans l'achèvement de la conscience de soi, Gadamer oppose la célèbre *docta ignorantia* de Socrate, ce savoir du non-savoir qui

détermine le caractère primordial de la question. «L'art de questionner, écrit-il, c'est l'art de continuer à questionner, donc l'art de penser.» Et il appartenait peut-être à un philosophe allemand de formuler cette réfutation — aussi radicale que lapidaire — de la dialectique de Hegel: «monologue de la pensée qui croit pouvoir réaliser une fois pour toutes ce qui mûrit toujours à nouveau en chaque dialogue authentique».

L'homme qui pense n'est jamais seul. D'abord parce que ce n'est pas moi qui parle une langue, mais la langue qui me parle. Ma conscience individuelle est pleine d'une multitude de voix où résonne l'écho du passé. Elle n'est qu'une «lumière tremblante dans le cercle fermé du courant de la vie historique». Et ce n'est que dans la langue écrite que la conscience atteint sa véritable souveraineté, car elle se trouve alors en possession potentielle de son histoire.

En art et en sciences humaines, la compréhension s'effectue toujours dans le milieu universel de la langue, que Gadamer compare à la lumière de l'esprit, et où s'articule le domaine de l'intelligible. Quand l'auteur évoque le langage intérieur de la scolastique chrétienne, qui comporterait la même identité d'essence avec le penser que Dieu le Fils avec Dieu le Père, ou l'*analysis notionum* de Leibniz, on sent l'attraction qu'a dû exercer sur lui l'idée d'une langue idéale de la raison qui «développerait tout le système des concepts vrais et fournirait l'image du tout de l'étant». Mais cette tentation est vite écartée par l'idée que la langue est autre chose qu'un système de signes. D'une manière mystérieuse, le mot comporte un lien à la chose qu'il décrit. Et le Verbe s'est fait chair. Il s'est donc incarné dans l'histoire, ce qui revient à dire que le «caractère d'événement fait partie du sens même».

Gadamer rejette donc le modèle d'un calcul universel du sens. Toute interprétation est en réalité spéculative. L'herméneutique philosophique qu'il propose doit «percer à jour le dogmatisme d'un sens en soi, tout comme la philosophie critique a percé à jour le dogmatisme de l'expérience». Gadamer donne une portée ontologique à sa méditation quand il affirme: L'être qui peut être compris est langue. Mais il se

démarque nettement de l'idéalisme en soulignant que le langage que les choses tiennent ne s'achève pas dans la contemplation en soi d'une intelligence infinie, mais qu'il est celui que comprend notre essence finie et historique.

Nous sommes la proie du sens, et face à lui, nous ne pouvons d'aucune façon refuser de prendre une position qui nous lierait. Cette description de l'interprétation, non comme une activité isolée mais comme une structure fondamentale de la condition humaine, se prolonge dans la notion de participation au sens, comme principe de base de l'éthique. Lors de la participation à une tradition, le partage devient non un appauvrissement mais un enrichissement continu.

Ce qui nous est donné véritablement ne sont pas les faits bruts, mais un monde déjà interprété. Le sens du texte captive de la même façon que le beau. «En tant que nous comprenons, nous sommes entraînés dans un procès de vérité et nous arrivons en quelque sorte trop tard si nous voulons savoir ce que nous devons croire.»

Ainsi donc, impossible de comprendre sans préjugé. Mais savoir que toutes nos opinions sont des préjugés, c'est du même coup les considérer comme des hypothèses plutôt que comme des doctrines. Savoir que tout jugement va devenir, avec le passage du temps, un préjugé, c'est aussi comprendre la vie morale comme une conversation sans fin. C'est avoir déjà choisi le préjugé de la liberté.